

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

REMERCIEMENT

ET

# DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

**M. Octave NAVARRE**

ÉLU MAINTENEUR

Prononcé en séance publique, le 17 janvier 1932.



TOULOUSE

LES FRÈRES DOULADOURE

IMPRIMEURS

RUE SAINT-ROME, 31

1932

Bibliothèque Maison de l'Orient



150092

# REMERCIEMENT

prononcé en séance publique, le 17 janvier 1932.

PAR

**M. Octave NAVARRE**

ÉLU MAINTENEUR

---

MESSIEURS,

« Tout est dit : et l'on vient trop tard, depuis  
« plus de six cents ans qu'il y a des Jeux Floraux,  
« et qui donnent des séances de réception. Le  
« plus beau et le meilleur est enlevé, et l'on ne  
« fait que glaner après les habiles... ». C'est en ces  
termes, j'imagine, que se serait exprimé La Bruyère,  
s'il eût eu l'honneur d'être accueilli parmi vous.  
Mais cet insigne honneur, il ne l'eut pas : tout  
au plus fit-il partie, si je ne me trompe, d'une  
autre académie parisienne, sœur cadette de la  
vôtre. Quoiqu'il en soit, permettez-moi de m'appropri-  
er les paroles que La Bruyère eût certainement  
prononcées. Mon embarras, en effet, est grand,  
quand je songe aux douze cents ou quinze  
cents mainteneurs, nouvellement élus, qui,  
avant moi, sont venus successivement vous  
remercier de l'immortalité que vous leur aviez  
conférée, et qui tous ont su le faire — comment

en douterais-je, ayant entendu quelques-uns d'entre vous? — avec élégance, avec esprit, avec sensibilité. De ce nombre considérable, « j'arrive le dernier et le plus misérable ». Le plus misérable, car comment trouverai-je à mon tour des formules neuves, inédites, dignes de vous et de mes prédécesseurs? Par avance, je m'en sens incapable, et donc je me borne à vous assurer simplement, sincèrement, ingénument que je mets à très haut prix l'honneur que vous m'avez fait. Je succède à un homme très distingué, M. d'Welles. Le bel éloge que vous venez d'entendre l'a fait revivre devant vos yeux, avec ses hautes qualités d'esprit, de goût, de caractère. Elles lui avaient valu votre profonde estime, elles seront un modèle pour son successeur.

Aussi bien, il m'a été donné, Messieurs, de pénétrer le mystère de vos délibérations. Vous excuserez l'indiscret, en raison de sa qualité : c'est Molière en personne. L'un de vous, qui me veut du bien et qui me juge avec trop d'indulgence (vous vous en apercevrez de reste tout à l'heure, en l'écoutant) vous a dit, parlant de moi, à peu près ceci :

« Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,  
Et sait du grec, Messieurs, autant qu'homme de France. »

Sur quoi — car vous êtes hommes de goût et vous aimez la Grèce — vous vous êtes récriés :

« Du grec, ô ciel, du grec! Du grec, cher Mainteneur! —  
Oui, confrère, du grec! — Du grec, quelle douceur! »

Mon élection, dès lors, était faite :

« Quoi, Monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce, Que, pour l'amour du grec, Monsieur, de vous l'on fasse Un Académicien.. »

Ainsi donc, en ma personne, c'est surtout la Grèce antique, dont je suis le modeste représentant, que vous avez voulu mettre à l'honneur.

La Grèce, Athènes! Noms magiques, dont les seules syllabes émeuvent et enchantent l'imagination. Il a existé en Grèce, il y a environ deux mille cinq cents ans, une ville qui a joué dans l'histoire de l'humanité un rôle sans égal. C'était une très petite ville : à côté des millions d'habitants qui s'entassaient dans nos capitales modernes, que sont, en effet, les vingt-cinq ou trente mille citoyens actifs qu'elle compta au temps de sa plus grande prospérité! Quant à son territoire, à peine égalait-il la moitié du plus exigü de nos départements français. Transportons-nous un moment, Messieurs, par l'imagination dans Athènes, dans l'Athènes du v<sup>e</sup> et du iv<sup>e</sup> siècles avant Jésus-Christ. Certes, la Grèce, à cette date, a déjà derrière elle un long passé. Privilège unique d'une race douée entre toutes : alors que les autres littératures préludent par des ébauches informes, qui sont comme les balbutiements des peuples enfants, celle des Grecs s'ouvre magnifiquement par deux merveilles épiques, qui en sont comme les Propylées éclatants, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Puis, dans les siècles suivants, c'est la floraison abondante et splendide

de toutes les variétés du lyrisme. Tyrtée, Archiloque, Mimnerne, Sapho, Anacréon, Simonide chantent le patriotisme, la haine, la gloire, l'amour, les plaisirs et leur vanité, la fuite rapide des jours, la mort, en un mot tous les grands thèmes humains et universels, qui éveillent encore aujourd'hui un écho dans nos cœurs. Mais ces œuvres primitives ont vu le jour en dehors de l'Attique, chez les races ionienne, dorienne, éolienne. C'est vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle qu'Athènes, auréolée du rayonnement de ses récentes victoires médiques, devient la capitale intellectuelle, « la Grèce de la Grèce », selon le mot expressif d'un de ses orateurs. A ce moment vient de s'éteindre Eschyle, le premier en date des grands poètes attiques, créateur de la tragédie grecque et qui en a été comme le Shakespeare. Et, après lui, voici une chaîne ininterrompue d'hommes éminents, les uns fils authentiques d'Athènes, les autres ses fils adoptifs, que l'éclat d'Athènes a attirés de toutes les parties de la Grèce. Périclès, d'abord, l'homme d'État, qui a mérité de donner son nom à son siècle, et dont l'habile gouvernement se pourrait définir une dictature démocratique de l'intelligence et de la persuasion. Deux poètes tragiques, égaux quoique très différents : Sophocle, génie équilibré et traditionnaliste, épris de perfection; Euripide, génie tourmenté et frémissant, orienté vers toutes les nouveautés de l'avenir. Hérodote, un conteur incomparable de grâce et de naïveté, dont notre Froissard ne peut donner qu'une idée affaiblie à ceux qui ne lisent pas le grec. Hippocrate, l'initiateur de la médecine

scientifique. Aristophane, le premier des poètes comiques de l'antiquité et sans doute de tous les âges, qui, à la verve débridée d'un Plaute, unit, quand il lui plaît, la délicatesse de Térence, le bon sens supérieur de Molière et la fantaisie ailée de Musset. L'orateur Lysias, modèle exquis de l'atticisme, c'est-à-dire de ces vertus, netteté, sobriété, justesse où l'esprit classique français reconnaît sa propre essence. Isocrate, prestigieux architecte du verbe, inventeur de la période oratoire, ce chef-d'œuvre technique sans lequel il manquerait à un Démosthène, à un Cicéron, à un Bossuet, la moitié de leur puissance et de leur séduction. L'austère historien Thucydide, précurseur des méthodes exactes de la critique moderne, qui, selon la lapidaire formule de Macaulay, a donné le premier exemple « de l'histoire vraie et de la vraie histoire ». Les architectes du Parthénon, Ictinos et Mnésiclès, par qui fut édifié à la déesse de l'intelligence, Athéna, un temple conçu à son image, qui est tout ordre, toute harmonie et toute raison. Phidias, dont les statues mutilées dressent encore à nos yeux éblouis l'immarcescible beauté, cristallisée en marbre Pentélique. Une pléiade de peintres illustres : Apollodore, Zeuxis, Polygnote, Parrhasios, dont les œuvres ont péri, mais ont laissé un reflet de leur fine élégance sur des milliers de vases peints attiques. Socrate, le plus noble exemplaire d'humanité que la civilisation païenne puisse opposer au christianisme, qui fut à la fois un saint, un apôtre, et un martyr. Platon, chez qui le poète égale le métaphysicien et qui sur les

spéculations les plus abstraites jette le manteau royal du mythe et du lyrisme. Aristote, savant universel, qui a écrit *de omni re scibili*, le plus puissant cerveau sans doute que le monde ait connu. Démosthène, dont le nom est devenu le symbole même de l'éloquence, de la vraie éloquence, « celle qui se moque de l'éloquence », faite de passion et de logique indissolublement liées, vouée tout entière à la défense de ces deux causes éternelles : la patrie et la liberté. Et enfin Ménandre, le dernier des Attiques, créateur de la comédie psychologique et humaine, telle que la comprennent encore les modernes, qui peint la vie et principalement l'amour. Mais, au temps de Ménandre, Athènes est déjà tombée sous le joug macédonien. Les lettres et les arts vont émigrer en Asie et en Égypte, où Antioche, Pergame, Alexandrie surtout, deviendront les foyers de la civilisation. Le rôle prééminent d'Athènes est achevé. Mais de quelle splendeur elle a brillé pendant ces cent cinquante années ! Quelle époque sans pareille, qui peut revendiquer une telle succession de grands esprits ! De quoi faire, en somme, l'illustration et l'orgueil de vingt cités différentes ! C'est ce qu'on appelle « le miracle grec », et qui se nommerait plus justement « le miracle athénien ! »

Cette civilisation est-elle aujourd'hui périmée ? A-t-elle, comme l'affirment ses détracteurs, perdu toute efficace ? N'est-elle plus, dans l'éducation actuelle, qu'un legs encombrant du passé, hochet de mandarins, jeu d'esthètes, curiosité d'archéologues ? Faut-il l'ensevelir, pieusement certes,

mais hermétiquement, « dans le linceul de pourpre, où dorment les dieux morts? » Non, Messieurs. Ici même, il y a quelques mois à peine, l'un de vos confrères, qui n'a fait hélas! que passer parmi vous, et dont je salue avec autant de tristesse que de respect la mémoire, le regretté M<sup>sr</sup> Breton, avec sa haute autorité de savant et d'humaniste affiné, vous rappelait les vertus psychologique, esthétique, morale, pour tout dire la vertu éducative des lettres grecques et latines. Cette démonstration, je ne tenterai pas de la refaire après lui. Mais permettez-moi de reprendre brièvement le débat par un autre biais. Les champions d'un sec utilitarisme, tous ceux qui, au nom des prétendues exigences de notre société contemporaine, s'en vont rééditant le cri de haine célèbre : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains? », ces barbares ignorent-ils donc que l'antiquité, et singulièrement l'antiquité grecque, demeure pour le moraliste, pour le penseur, pour l'homme d'État moderne une incomparable école, une source inépuisable d'exemples et de leçons? L'Hellade, en effet, morcelée en plusieurs centaines d'États minuscules, où la vie politique atteignait une ardeur et une fièvre que nous n'imaginons pas, l'Hellade qui, au cours de son évolution dix fois séculaire, a inventé, rejeté, repris, combiné toutes les formes possibles de gouvernement, depuis la monarchie, en passant par l'oligarchie et la tyrannie jusqu'à la république et ses dégradations diverses, démocratie, démagogie, anarchie, l'Hellade qui, avant nous, a tenté toutes les aventures, toutes les chimères, toutes les utopies sociales,



politiques, morales que nous répétons à notre tour aujourd'hui, les croyant nouvelles, l'Hellade, dis-je, est un microcosme, où le philosophe peut lire, en même temps que le passé des peuples, tout le secret de leur avenir.

Parmi les expériences politiques que la Grèce a faites avant nous, la plus importante sans doute est la démocratie. La cité démocratique par excellence, en Grèce, fut Athènes. Elle avait pour dogme essentiel l'égalité des citoyens. L'égalité, Messieurs, notre époque aussi se flatte de l'avoir réalisée par le suffrage universel, qui met sur le même pied non seulement le riche et le prolétaire — ce qui est de toute justice — mais encore le savant et l'illettré, le chef de famille et le célibataire. De ce nivellement beaucoup se scandalisent, comme d'un défi à la raison. Que penseraient-ils donc, ces esprits chagrins, du système d'élections, pratiqué par la démocratique Athènes? Là le suffrage universel passait au contraire pour aristocratique, et pour ce motif était réservé à un petit nombre de magistratures, qui paraissaient exiger une compétence spéciale, l'armée et la finance. Mais, à cette exception près, c'était le hasard, le hasard légalement organisé, qui distribuait les fonctions. La procédure n'était pas compliquée. Deux urnes : dans l'une, les noms des candidats; dans l'autre, un mélange de fèves, blanches et noires. On tirait simultanément un nom et une fève : tout candidat dont le nom se rencontrait avec une fève noire était black-boulé; quand c'était une fève blanche, il était élu. Admirable simplicité, combien plus expéditive

et surtout combien plus réellement égalitaire que nos modes actuels d'élection. A l'heure où chez nous tous les partis s'évertuent à améliorer — à leur profit — le suffrage universel, peut-être sera-t-il permis de recommander à leurs méditations le tirage au sort athénien.

Dans l'antiquité même, la démocratie a été l'objet de fines et profondes études : le pseudo-Xénophon, Platon, Aristote, Polybe en ont tour à tour scruté les mérites et les tares. Suivrons-nous ces savants auteurs ? Il est, je crois, une voie plus courte, plus attrayante aussi, c'est de relire ensemble Aristophane et tout particulièrement sa comédie des *Chevaliers*. Le thème de la pièce, vous le connaissez. C'est la lutte entre deux démagogues, l'un en possession du pouvoir, l'autre qui s'efforce de le lui arracher. Cette lutte, n'est-ce pas en tout pays le fond même, et le dernier mot de l'activité parlementaire ? Le démagogue nanti s'appelle Cléon ; son concurrent aux dents longues, c'est le charcutier Agoracrite. Mais avant de lancer celui-ci dans l'arène, les patrons de sa candidature jugent indispensable de le soumettre à un examen. Réunit-il toutes les qualités requises d'un chef d'État athénien ? De cette épreuve Agoracrite sort vainqueur. Force est à ses juges de reconnaître : 1<sup>o</sup> Qu'il est une franche canaille — et c'est la condition primordiale ; 2<sup>o</sup> Qu'il est à peu près illettré : c'est tout juste s'il sait lire et écrire ; 3<sup>o</sup> Qu'il manie l'impudence et le mensonge en virtuose ; 4<sup>o</sup> Enfin, que la nature l'a doué d'une voix triviale et tonnante qui domine le tumulte des foules. Malgré

tant de dons providentiels, qui le prédestinent à la politique, le charcutier doute encore de sa mission. Mais on le rassure. « Continue tout simplement ton métier; pétris et brouille les affaires publiques, comme tu faisais pour ton boudin. Afin de t'attacher le peuple, cuisine-lui toujours quelque plat à son goût... Et maintenant, après une libation à la Stupidité, songe à lutter d'attaque! » Qu'est-ce que la Stupidité? C'est une divinité nouvelle, dont Aristophane enrichit pour la circonstance le Panthéon grec, et qu'il érige en patronne du régime démagogique.

Tout le reste de la pièce est occupé par le conflit entre les deux politiciens. Une luxuriante végétation de bouffonneries et de calembredaines, qui mettaient les spectateurs en joie, les inclinait à accepter sans révolte le plus virulent, et en quelques parties même, le plus pénétrant pamphlet qu'une démocratie ait jamais dû entendre. Aristophane y dégage en une lumière crue les trois moyens principaux, auxquels se ramène l'art de duper le peuple. Le premier moyen, ce sont les attaques personnelles, par lesquelles on discrédite, on déshonore son adversaire. Nos deux candidats n'y manquent pas : ils se renvoient les accusations de concussion, de lâcheté, de trahison; mais surtout — c'était déjà le grief capital en ce temps-là — ils se traitent réciproquement de « réactionnaires ». « On est toujours, a dit je ne sais quel humoriste, le réactionnaire de quelqu'un ». Un second moyen qui n'a pas vieilli davantage, ce sont les flagorneries et les promesses,

en un mot la surenchère électorale : je n'en donnerai qu'un échantillon.

« LE CHARCUTIER. — Peuple, s'il n'est pas vrai que je t'aime, que je te chéris, qu'on fasse de moi une fricassée!

CLÉON. — T'aimer plus que moi, Peuple? Est-ce possible?

LE CHARCUTIER. — Tiens, Peuple, voici une boîte d'onguent, pour enduire les plaies de tes vieilles jambes!

CLÉON. — Moi, Peuple, je veux t'épiler, pour te rajeunir!

LE CHARCUTIER. — Peuple, prends cette queue de lièvre, pour essuyer la chassie de tes pauvres yeux.

CLÉON. — Peuple, quand tu te moucheras, essuie tes doigts à ma tête!

LE CHARCUTIER. — Non, à la mienne!

CLÉON. — Non, non, de grâce, à la mienne! »

Le troisième moyen, enfin, symbolisé dans une scène mouvementée où les deux candidats rivalisent de cadeaux et de générosités intéressées envers le bonhomme Peuple, c'est ce que nous appelons aujourd'hui l'achat des consciences, la corruption. Finalement, le Charcutier est proclamé vainqueur. Et Cléon, en abandonnant la couronne qui était le signe de sa puissance, lui adresse ces adieux tragi-comiques, parodiés de l'*Alceste* d'Euripide : « Adieu, couronne!... Un autre désormais te possèdera! Plus heureux que moi peut-être; mais plus fripon, sûrement pas! »

Tout ce qui se cache, sous ces énormités, de réalité vivante, actuelle, éternelle, est-il besoin de le signaler? En guise de commentaire, je me bornerai à un simple rapprochement, que j'emprunte à une démocratie moderne. Il ne s'agit pas de la nôtre. Au printemps de 1912, aux États-Unis, la campagne pour l'élection du président de la

République battait son plein. Voici quelques spécimens des arguments qu'échangeaient les deux candidats, MM. Roosevelt et Taft. A ce dernier, son rival faisait grief d'être obèse. M. Taft ripostait en accusant M. Roosevelt d'alcoolisme, en sorte que, pour se disculper, celui-ci se voyait contraint de faire insérer dans les journaux américains la note suivante : « Je ne bois jamais de whisky; je n'ai de ma vie goûté à un cocktail; je crois bien que je n'avale pas, en toute une année, douze petites cuillerées de brandy. » Et, prenant l'offensive, il ajoutait : « M. Taft est incapable de diriger le peuple... Sa grossièreté et sa stupéfiante hypocrisie frisent l'indécence. Il ne mérite que le mépris et la dérision! » Voilà pour les injures personnelles. Et maintenant voici les flagorneries démagogiques, la surenchère dans toute sa cynique candeur : « Mon concurrent, écrivait M. Taft, dit que je me méfie du gouvernement populaire; c'est faux. Chaque fibre de mon corps vibre pour le gouvernement populaire. Ce sentiment, c'est de mon père et de mon grand-père que je l'ai hérité. Et il est si bien ancré en moi qu'on ne pourrait l'en expulser, même par la dynamite! » M. Roosevelt ne se guindait pas à ces hauteurs d'éloquence; plus pratiquement, il promettait aux ouvriers des États-Unis la journée de travail de cinq heures et le luxe de changer de chaussettes plusieurs fois par semaine. N'est-ce pas de l'Aristophane tout pur? C'est pourquoi, Messieurs, chaque fois que, chez nous, s'ouvre une période d'élections et que les murs de la cité se bariolent d'une floraison multicolore d'affiches, où, sous des

noms modernes, Cléon et Agoracrite continuent leur assaut d'invectives et de fallacieuses promesses, je ne m'arrête point devant ces documents d'un jour, je me borne à relire, dans le silence de mon cabinet d'étude, les *Cavaliers* d'Aristophane, où j'en retrouve condensée la substance éternelle.

Il est, à l'heure présente, un péril qui menace jusque dans ses fondements notre société traditionnelle et hiérarchisée. Le communisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, bat à coups de bélier les portes de la cité. Péril redoutable ! De quoi demain sera-t-il fait ? Que cette doctrine ait de tout temps exercé sur les masses simplistes une force d'attraction mystique, qui pourrait s'en étonner ? Juste incontestablement en son principe, elle n'a qu'un tort : c'est d'être une utopie irréalisable, parce qu'elle heurte le plus puissant, le plus irréductible des instincts humains, l'égoïsme, ou plutôt — pour employer un terme qui laisse mieux apparaître la légitimité de cet instinct — l'individualisme, sans lequel aucun être ne saurait subsister. Quoi qu'il en soit, le communisme, le communisme intégral, poussé à ses ultimes conséquences, communauté des biens, des femmes, des enfants, avait dès le ve ou le iv<sup>e</sup> siècles avant Jésus-Christ séduit plusieurs réformateurs grecs : Phaléas de Chalcédoine, Hippodamos de Milet et, enfin, Platon lui-même, qui dans sa *République* a paré de tous les enchantements, de tous les prestiges du génie ces dangereuses chimères. Il appartenait au clair bon sens d'Aristophane de les percer à jour. Dans une de ses comédies, l'*Assem-*

*blée des femmes*, notre poète suppose que l'assemblée du peuple athénien, dans un vote d'ailleurs truqué et obtenu par surprise, a décrété le communisme. Écoutez le programme du régime nouveau. On le dirait écrit d'hier.

« A l'avenir, tous participeront à tout, et les biens seront en commun. Il n'y aura plus de riches et de pauvres; on ne verra plus l'un exploiter de vastes domaines, alors que l'autre n'a pas de quoi se faire enterrer, ni celui-ci s'entourer d'un peuple d'esclaves, tandis que celui-là ne possède pas un serviteur. Il n'y aura plus pour tous qu'une seule et même condition... D'abord, on mettra en commun les terres, tout ce qui est actuellement fortune privée. Sur ce bien commun, qu'on prendra soin d'administrer avec une sage économie, tous seront nourris. Celui qui ne possède pas de terres, mais seulement de l'or et de l'argent monnayé, devra l'apporter aussi à la masse. Les femmes appartiendront en commun à tous les hommes, beaux ou laids. Il en sera de même des enfants; ils n'auront pas de pères particuliers, mais regarderont comme leurs pères tous les citoyens plus âgés. Athènes ne sera plus qu'une seule maison, où tout appartiendra à tous. Les tribunaux, devenus inutiles, seront convertis en salles de banquets publics, où chacun sera admis gratuitement. »

Cet Eldorado égalitaire, comment en faire une réalité? C'est là, comme de juste, que s'avèrent les difficultés, ou, pour mieux dire, les impossibilités du rêve communiste. Dans toute société, en effet, fût-elle communiste, il y a et il y aura toujours, hélas! deux catégories de citoyens : les naifs, qui se plient docilement à tous les commandements de l'ordre social, et les roués, experts à en rejeter sur le prochain les charges, et à en retenir pour eux-mêmes les bénéfiques. Ces deux classes éternelles, Aristophane les a personnifiées

en deux citoyens anonymes A et B. Dès la proclamation du régime communiste, le citoyen A — nous l'appellerons, si vous voulez bien, l'Ingénu — s'est empressé de rassembler devant sa porte son modeste mobilier, pour le porter à la masse. Touchante candeur : il n'a qu'une crainte, c'est d'arriver trop tard. Son déménagement a lieu sous l'œil amusé et ironique du citoyen B, qui le raille : « Pourquoi tant de hâte ? Il sera toujours temps d'obéir à la loi. Voyons d'abord comment tourneront les choses, et ce que fera la majorité ». L'Ingénu se scandalise de tels propos. Mais il n'est pas au bout de son indignation. A ce moment survient le crieur public qui, au nom de la cité communiste, invite tous ses membres à prendre part à un banquet gratuit. Et quel est le premier de tous à profiter de l'aubaine ? C'est précisément le citoyen B, tout à l'heure si récalcitrant à sacrifier son bien : « Point de retard, déclare-t-il : la république l'ordonne. Le bon citoyen doit tout son concours à l'État ! ». Aristophane n'a pas poussé plus loin — le genre comique ne le lui permettait guère — sa réfutation du communisme. Mais, si rapide et légère qu'elle soit, cette scène n'en est pas moins suggestive et donne à réfléchir : pour dégonfler une utopie, il n'est pas besoin d'un coup de massue, un coup d'épingle parfois suffit.

Un autre problème fort grave de l'heure présente, c'est le féminisme. Dans tous les pays, les femmes protestent contre la domination de l'homme, s'insurgent contre la servitude séculaire



imposée par les lois et les mœurs à leur sexe. Quelle est dans ces revendications la part de légitimité, ce n'est pas le lieu de l'examiner ici. Ce que je veux seulement rappeler, c'est qu'elles ne sont pas nouvelles. Lisons, en effet, un très ancien cahier des doléances du sexe faible, qui remonte au v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. « De toutes les créatures douées de vie et de sentiment, la femme est la plus misérable ». Tel en est le préambule. Si vous y trouvez quelque exagération, rappelez-vous que, de tout temps, la femme fut un être de passion et que souvent sa parole dépasse sa pensée. Vient ensuite la liste précise des doléances. Je les transcris fidèlement, me bornant à y introduire un peu d'ordre. Car nos compagnes, vous le savez — et c'est là, je me hâte de le dire, une des grâces de leur conversation et de leur correspondance — se piquent peu de méthode dans l'exposé de leurs idées. Premier grief : il est relatif à la dot. La dot est une institution humiliante pour la femme, « obligée d'acheter à prix d'or son mari ». Un second grief, c'est la condition de perpétuelle mineure, infligée à la femme par le Code : « Prendre un mari, c'est se donner un maître ». La rédactrice de notre document condamne ensuite l'éducation féminine de son temps, qui ne préparait en rien aux devoirs du mariage. Enfin, elle se plaint de la partialité de l'opinion publique envers le sexe masculin. Partialité en matière d'infidélité conjugale, d'abord : l'opinion, en effet, pardonne tout au mari, alors qu'elle ne permet à la femme d'avoir d'yeux que pour son seigneur et maître. Partialité à propos

du divorce, d'autre part : le divorce discrédite la femme, sans entraîner aucune déconsidération pour le mari. Et voici la conclusion générale, qui est un jugement très amer sur l'ensemble des ménages athéniens de ce temps-là : « L'épouse qui, à force d'adresse et d'abnégation, a réussi à retenir son conjoint au foyer, celle-là doit se compter parmi les heureuses ! » On pense au mot désenchanté de La Rochefoucauld : « Il y a de bons mariages; il n'y en a pas de délicieux. » Telles sont les doléances de notre féministe. Mais elle ne s'en est pas tenue là. En finissant, elle a prévu et elle a d'avance réfuté de façon péremptoire l'objection fondamentale que, de notre temps encore, on oppose à l'égalité des deux sexes. « Parité de droits, disent les antiféministes, implique nécessairement parité de devoirs; or, la femme est dispensée du plus lourd de tous les devoirs; le devoir militaire. » Cette objection, en apparence si forte, n'arrête pas un instant notre avisée polémiste : « Le service militaire, ripostet-elle, qu'est cela au prix de la maternité? Un seul accouchement vaut au moins trois campagnes ! »

Le document que je viens d'analyser, Messieurs, n'est pas anonyme. Il est signé, et d'un nom très illustre, mais assez imprévu. C'est celui de Médée, fille du roi de Colchide. Vous connaissez la triste histoire de cette princesse. Aventure banale, qui se répète chaque jour. Éprise du beau conquérant grec, Jason, qui était venu en son pays pour s'emparer de la toison d'or, elle avait abandonné sa famille pour le suivre en Grèce. Mais, après les folles ivresses, le désenchantement vint vite :

Jason répudia son amante pour faire un mariage dynastique. C'est cette trahison qui a inspiré à Médée le violent réquisitoire contre le sexe fort, que vous venez d'entendre. A l'origine de la plupart des revendications sociales, politiques, il y a ainsi quelque déception personnelle, et le plus souvent amoureuse. Mais où, dans quelles archives, se trouve cet important document? Dans la tragédie d'Euripide, intitulée *Médée*. Oh le délicieux poète qu'Euripide, paradoxal, fantaisiste, ironique! Jamais esprit ne fut plus fertile en pensées, théories, suggestions originales de toute sorte, la plupart en avance sur son siècle, certaines en avance même sur le nôtre. De nos jours un pareil foisonnement d'idées eût fait d'Euripide un publiciste de premier ordre, comparable à Voltaire. Mais ce genre littéraire n'existait pas encore. Faute de quoi, et avec une désinvolture qui eût scandalisé les purs artistes qu'étaient ses prédécesseurs, Eschyle et Sophocle, Euripide plia la tragédie étonnée à cet emploi imprévu. Il en fit l'organe de diffusion de ses idées personnelles. Deux fois l'an, aux grandes Dionysies et aux Lénéennes, les concours tragiques rassemblaient à Athènes dans le théâtre de Dionysos un auditoire de quinze mille personnes. Quelle tentation pour un propagandiste, désireux d'entrer en communication avec le grand public! Euripide n'y résista pas. Et de là les deux faces opposées de son art, le contraste déconcertant de son théâtre. Tantôt il a su être le plus pur des poètes, traducteur fidèle, direct, ingénu de la nature humaine; tantôt, au contraire, c'est un raisonneur agressif

qui, bravant toutes les règles de la fiction dramatique, entassant à plaisir invraisemblances et anachronismes, fait de ses personnages les porteparole de ses théories propres, et transforme Bellérophon en libre-penseur, Ménélas en monarque constitutionnel, et, comme vous l'avez vu, Médée en une suffragette.

Ainsi donc, Messieurs, démocratie, communisme, féminisme, toutes ces choses d'aujourd'hui sont vieilles en même temps de plusieurs millénaires. Il en est de même aussi de certains phénomènes sociaux ou politiques, que la Grèce antique a connus et subis bien avant nous. Je veux parler de la dépopulation et du fonctionnarisme, par exemple. Comme la France d'aujourd'hui, la Grèce du 11<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ se dépeuplait. Dans une page d'une clairvoyance impitoyable, l'historien contemporain Polybe a diagnostiqué, avec la sûreté d'un clinicien, les causes du mal, il en a indiqué les remèdes, ou du moins (car y a-t-il des remèdes à un mal consenti?) les palliatifs:

« Un fléau s'est, à notre époque, abattu sur la Grèce entière : c'est la dénatalité et, par suite, la dépopulation. En conséquence, on a vu les États se vider, et les produits de l'agriculture manquer. Cette situation n'est imputable ni à de longues guerres, ni à des épidémies. La cause est de toute évidence, et c'est en nous-mêmes qu'elle a son remède. C'est la décadence des mœurs, marquée par le goût de paraître, la recherche de l'argent, et l'appétit de jouissance. On fuit le mariage, ou, si l'on se marie, on ne veut en général qu'un enfant, deux au plus, et cela afin de les laisser riches plus tard et, en attendant, de les élever dans la mollesse. C'est ainsi que, rapidement et sans qu'on s'en aperçut, le mal a fait des progrès. Supposez en effet

dans une famille un ou deux enfants : l'un peut être enlevé par la guerre, l'autre par la maladie. Alors, fatalement, les familles se dépeuplent et, comme il arrive pour les ruches d'abeilles, les États tombent dans la détresse et l'impuissance. Quel est le remède à ce fléau? Le premier venu le dirait. C'est avant tout une réforme de mœurs, sinon au pis aller des mesures législatives... »

Analyse aussi vraie, aussi topique à l'heure présente qu'il y a deux mille ans. Goût de paraître, appétit de jouissances, passion de l'argent, voilà bien les causes morales et profondes de la dénatalité et de la dépopulation. Et voilà pourquoi notre France d'aujourd'hui, comme la Grèce du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, est en passe de devenir « un pays de célibataires et de fils uniques ».

Le fonctionnarisme est un autre mal dont souffre notre pays. Ne nous plaignons pas trop. La multiplication des salariés de l'État avait déjà sévi à Athènes au V<sup>e</sup> siècle, et dans des proportions singulièrement plus graves. Aristote nous apprend que, sur une population civique qui s'élevait alors à 30.000 membres environ, 20.000, donc les deux tiers, tiraient leur subsistance du budget. Et il énumère tous ces salariés : 6.000 juges, 1.600 archers, 1.200 cavaliers, 500 sénateurs, 500 gardes des arsenaux, 50 gardes de la citadelle, environ 700 fonctionnaires dans la métropole et 700 autres à l'extérieur; plus, en temps de guerre, 2.500 fantassins, 2.000 marins, les pensionnaires du Prytanée, les orphelins, les gardes de prison, etc. Ne nous apitoyez pas sur le sort du dernier tiers, je veux dire des 10.000 citoyens qui ne ren-

traient dans aucune de ces catégories. Ils n'étaient pas pour cela tout à fait écartés du râtelier de l'État. Chaque fois qu'ils accomplissaient leur devoir civique en assistant à une séance de l'Assemblée du peuple, ils remportaient un jeton de présence de trois oboles. Et il y avait encore la *diobélie*, indemnité de deux oboles par jour férié, distribuée aux pauvres pour leur permettre de prendre part joyeusement à toutes les fêtes et réjouissances publiques. Ce qu'il y a de remarquable dans l'exposé d'Aristote, c'est qu'on y chercherait vainement un mot de réprobation contre ce système de sportule généralisée. Le considérerait-il comme une suite naturelle du principe démocratique?

Dans bien d'autres domaines encore, Messieurs, éclate la modernité de la Grèce antique. Faut-il rappeler, par exemple, que les premiers aviateurs dont l'histoire ait retenu les noms furent des Grecs : c'est par les noms de Dédale et d'Icare que s'ouvre le long martyrologe de l'aviation. Qui ignore, d'autre part, que tous ces jeux qui passionnent la génération actuelle, courses de chars (les chars grecs étaient hippomobiles, il est vrai; l'automobilisme restait alors le privilège exclusif des dieux), courses de chevaux, courses à pied, pugilat, lutte, etc., que tous ces sports, dis-je, sont, non moins authentiquement que le noble jeu de l'oie, renouvelés des Grecs? Et, enfin, les concours de beauté, si à la mode aujourd'hui, remontent à une antiquité plus reculée encore. Le premier eut lieu, Offenbach nous en est garant, sur le mont Ida. Trois déesses y prirent part :

Junon, Minerve et Vénus. A Vénus revint la pomme, décernée par le berger Paris. « Du côté de l'Asie, a écrit Bossuet, était Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours et la mollesse ». En sorte qu'il nous sera permis de dire, après Bossuet lui-même, que la première des reines de beauté fut Miss Asie.

Je m'arrête, Messieurs, ne voulant pas fatiguer davantage votre indulgente attention. Mais je vous dois encore un aveu. Tout ce que je viens de dire était, dans ma pensée, un plaidoyer *pro domo mea*. Je voudrais vous avoir convaincus qu'un helléniste, encore bien qu'il vive en esprit dans des temps révolus, n'est pas nécessairement un reclus, habitant solitaire d'une tour d'ivoire, sans fenêtres sur le présent. L'helléniste, usons d'un terme plus large, l'humaniste, à moins d'être un pédant à qui la lettre cache l'esprit — cela arrive quelquefois — découvre à toutes les pages du passé le présent d'avance réalisé. Comment, dès lors, pourrait-il rester aveugle et indifférent aux questions vitales qui agitent son temps? Mais, grâce au recul des siècles, il les considère, inappréciable avantage, dans leur fond permanent, *sub specie universi et aeterni*. C'est pourquoi, Messieurs, nous pourrons, je l'espère, dans ces conversations courtoises et policées qui sont, m'a-t-on dit, le charme de votre Compagnie, aborder ensemble sans heurt tous les sujets et à l'occasion même (qui sait?) parler de politique avec sérénité.